

TU BRÛLES.

« Tu dis que tu en as perdu la mémoire, souviens-toi [...] Tu dis qu'il n'y a pas de mots pour décrire ce temps, tu dis qu'il n'existe pas. Mais souviens-toi. Fais un effort pour te souvenir. Ou, à défaut, invente. »
Monique Wittig, *Les Guérillères*¹.

En novembre 2018, nous accueillons à la Galerie 0.15//Essais Dynamiques² Tatiana Karl Pez, artiste protéiforme – performeuse façonnant des sculptures, poétesse composant des vidéos, ensorceleuse des voix et des lumières. Dans le cadre du programme curatorial R.A.A.C. (Retour de l'Affect dans l'Art Contemporain³), elle présente une exposition personnelle nommée *Tu brûles. Paradigma > Pleistocen > Paradismised*, et la performance inaugurale *Danse de la main négative*. Dans l'ancien laboratoire scientifique désormais reconverti en salle d'exposition, nous pénétrons dans un espace plongé dans la pénombre. Aucun doute que nous y arrivons après-coup. Nous prenons de cours une histoire ancienne, initiée depuis des temps immémoriaux et qui perdurera longtemps après l'extinction de notre espèce. Après une catastrophe naturelle. Incendie ? Des terres cuites surgissent ça et là, des tentures charbonnées sont suspendues, délaissées de la présence d'un corps. Sécheresse ? Des fleurs fanent, des terres s'émiettent, des empreintes se dessèchent, des palmes naturelles flétrissent en étendant leurs longues phalanges au sol. Passage d'un être humain ? Se déploient dans l'espace des traces d'écriture, des morceaux d'argiles modelés, un plastron en terre émaillée, et autres artefacts mêlant acier, miroirs et bétons sculptés. Là-bas dans l'obscurité, aussi, des voix s'élèvent (*I love U soundtrack*). Ou d'un être non-humain ? Quelque part se dresse une imposante main de terre crue étrangement humanoïde (*main de jardin/humanosaure, au dedans de nous*). De ce temps pré-apocalyptique, un « alter » nous adresse un message, constitué de sons, de gestes, d'images et d'émotions. Cette singulière correspondance nous est transmise au prisme d'un habile et poétique jeu de réflexion de lumières naturelles et artificielles, lequel esquisse les contours d'une scène imaginaire dessinée par Tatiana Karl Pez. Cette scène virevolte et vacille dans le crépuscule, tel le souvenir lointain d'une nuit d'été, près d'un feu, de ces heures durant lesquelles les ombres dansent, les baisers s'échangent et les angoissent refluent.

Stratification des mondes

1. WITTIG Monique, *Les Guérillères*, Paris, Éditions de Minuit, 1969, p. 126-127.

2. Galerie 0.15 // Essais Dynamiques – Espace de création, Université de Lorraine, Metz.

3. Ce programme de recherche-crédation a été initié en 2018 et est porté conjointement par la Maison des Sciences de l'Homme Lorraine et le Centre de Recherche sur les Médiations (CREM).

Paradismised. L'installation compose un espace d'entre-deux, entre un possible paradis perdu et une future ère de cohabitation humain/nature, désirée ou redoutée. Dans la représentation du monde conçue par l'artiste, les strates – de récits, d'images –, se superposent et s'entremêlent. Le titre de l'exposition fait explicitement référence au Pleistocène, première époque géologique du Quaternaire marquée par d'intenses périodes de glaciation de la Terre. Pendant celles-ci, le volume de glace emprisonné entraîne la chute inexorable du niveau de la mer. *A contrario* aujourd'hui, le permafrost ne cesse de se réduire, dévoilant minéraux, fossiles, plantes et corps autrefois enfouis, découvrant les montagnes, érodant les sols. Dans un souffle, tu fonds, tu brûles, tu disparais. Avec le dégel, les fleurs (re-)surgissent (tels des virus escomptant sagement la fonte du permafrost), et la nuit aussi (*Deux nuits sous la glace*, lampe béton et acier). Avec le feu, les graines s'éveillent de leur dormance et, régénérées par les flammes, les plantes pyrophiles contaminent les terres arides. Si les strates telluriques nous informent quant à la formation de notre planète, dans la présentation de Tatiana Karl Pez, chaque motif – minéral, végétal, humain – raconte et incarne le témoignage d'une histoire lointaine exhumée par l'artiste. Tel·le·s les prisonnier·e·s enchainé·e·s dans la caverne platonnicienne, qui percevons du vrai monde uniquement les ombres projetées sur les parois par la lumière extérieure, nous naviguons et fouillons la sombreur, pour deviner peu à peu notre *Paradismised*.
Sous la glace, sous la terre, comme une lettre figée, la promesse d'un dialogue à l'adresse de l'absent·e.

18 novembre 2018. 18h45. *Danse de la main négative.*

Les lumières sont éteintes. Les corps se pressent et se touchent presque. Elles et ils forment un cercle autour d'une silhouette. À la lueur d'une petite lampe torche, celle-ci arpente le lieu, découpant des formes dans l'espace, divulguant des corps, inscrivant des dates. L'installation prend vie elle s'anime. Les sabots en bois claquent et résonnent dans le crépuscule. Danse circulaire. Poème pulsé. Perte de signal. Une voix s'élève. Un chant monte dans l'attente nourrie ; un chant faisant écho tant aux ritournelles médiévales qu'aux mélodies mystérieuses fredonnées par nos grand-mères. Rituel tribal. Sur la langue comme le goût d'une pratique ancestrale qui aurait traversé les époques, depuis le déclin de l'empire romain occidental aux *free party* rurales de la fin des années 1990. À la lueur des flammes et au son des infrabasses, une communauté affleure, au-delà d'une complaisante coexistence de corps singuliers. Durant la performance, nous sommes ainsi convié·e·s à renouer avec une certaine tradition du rituel, au sens d'un mouvement d'énergie structuré pour accomplir un dessein commun. Les

participant·e·s y font l'expérience du pouvoir du rituel, en tant que ceux-ci sont, selon Starhawk, « les événements qui unissent une culture, qui créent un cœur, un centre, pour un peuple. Le Rituel est ce qui évoque le Soi profond d'un groupe. [Les rituels] aident à construire une communauté, à créer un terrain de rencontre où les gens peuvent partager des sentiments profonds, positifs et négatifs – un lieu où ils peuvent chanter et crier, s'extasier ou hurler [...]»⁴. » Nous serions ici tentée de parler de magie, mais pas question de l'intervention d'un pouvoir surnaturel et fascinant, mais, davantage, de la célébration de « *l'événement en tant que tel*, c'est-à-dire le surgissement d'un possible, la sensation qu'a été défait quelque chose qui 'liait' la pensée et la vouait donc à l'impuissance. Il n'y a aucune garantie ici, [...] mais ce qu'on pourrait appeler une *mise en indétermination*, la création d'une inconnue [...] qui ouvre les interstices par où se fait sentir la possibilité d'une autre histoire, même si cela reste une histoire improbable »⁵. Le récit stratigraphique de *Tu brûles* se déploie au service d'un dessin en creux, une description par la négative, telle celle entreprise par le narrateur du *Ravissement de Lol V. Stein* de Marguerite Duras⁶. Sans éléments factuels pour concevoir notre *Paradis perdu*, cherchons à ressentir la possibilité d'une autre histoire, cherchons à nous souvenir de ce temps oublié, ou, à défaut, inventons-le. Alors, c'est ensemble que nous nous consumerons. Et, dans le bégaiement de la nuit, dans un geste collectif de résistance, nous pourrons venir fleurir les terres brûlées.

TU BRÛLES. NOUS BRÛLONS

Ophélie Naessens

4. STARHAWK, *Rêver l'obscur. Femmes, magie et politique*, Éditions Cambourakis, 2015 pour la traduction française, p. 234-235.

5. STENGERS Isabelle, « Postface », in. STARHAWK, *Rêver l'obscur. Femmes, magie et politique*, Éditions Cambourakis, 2015, p. 362.

6. Dans ce roman publié en 1964, un écrivain tente de raconter la vie de la femme aimée, mais confronté au peu d'éléments factuels à sa disposition, il se plaît à l'inventer.